



**HAL**  
open science

## Regarde à l'intérieur

Marielle Macé

► **To cite this version:**

Marielle Macé. Regarde à l'intérieur. Critique: revue générale des publications françaises et étrangères, 2023, n° 910 (3), pp.208-217. 10.3917/criti.910.0208 . hal-04378618

**HAL Id: hal-04378618**

**<https://hal.science/hal-04378618>**

Submitted on 9 Jan 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Marielle Macé

## Regarde à l'intérieur

Frédérique Ildefonse, *Le Multiple dans l'âme. Sur l'intériorité comme problème*

Paris, Vrin, coll. « Textes et traditions », 888 p., 2022

Voici le livre d'une vie, le fruit d'une enquête de plus de vingt-cinq ans. Une enquête libre et obstinée sur l'intériorité, la psyché, la conscience, telles qu'elles ont pu être conceptualisées par les penseurs grecs, de Plutarque à Marc-Aurèle, de Platon à Sappho, qui donne la mesure d'une étrangeté et entend résister aux fausses familiarités et aux substitutions notionnelles hâtives. Car ce qui ce qui apparaissait aux Anciens quand ils regardaient non pas « en eux-mêmes » mais, plus singulièrement, « dedans » ou « à l'intérieur », n'était ni un « moi », ni un « soi », ni un « individu », ni un « sujet », ni une « personne », mais un lieu dense et peuplé, un espace d'hospitalité avec ses dominantes, ses recoins, ses passages, prenant sa part du divin et pliant constamment au-dehors.

Frédérique Ildefonse est philologue ; on lui doit notamment une somme sur *La Naissance de la grammaire dans l'Antiquité grecque*, des traductions des Stoïciens, de Platon, de Plutarque, d'Aristote, la co-direction de collectifs sur « le moi et l'intériorité » ou sur « l'acte fou » et les formes de l'action dans les pensées antiques<sup>1</sup>... Elle est philologue, c'est-à-dire qu'elle prend les textes au mot, séjourne longtemps dans les détails, ne s' imagine pas trop vite avoir compris, et prend la peine de débattre avec toutes les lectures précédemment proposées des textes qu'elle aborde. La pensée lui est d'abord un art de lire, de ralentir, traduire et retraduire (elle s'inscrit d'ailleurs dans la proximité des « intraduisibles » de Barbara Cassin).

Son enquête n'est donc pas une généalogie du psychisme moderne mais, par l'examen des textes et des auteurs les plus dispersés (et avec une résistance à la finalisation et une force de pluralisation considérables), une mise en lumière de tout ce qui oblige, ou plutôt autorise, à abandonner les notions qui nous sont habituelles pour refaire de l'intériorité un problème, considérer d'autres représentations de « l'intérieur » et, partant, mettre à l'honneur d'autres conceptions de la sensation, de l'action, et de l'insertion humaine dans le monde.

L'ensemble se place sous l'autorité de Jean-Pierre Vernant, d'emblée cité, puisqu'il a le premier invité (dans « La fabrique de soi ») à souligner combien la psyché grecque est entièrement tournée vers l'extérieur : « Il n'y a pas d'introspection. Le sujet est extraverti. Il se regarde au-dehors. Sa conscience de soi n'est pas réflexive, elle n'est pas repli sur soi, travail sur soi, élaboration d'un monde intérieur, intime, complexe et secret, le monde du

---

<sup>1</sup> *Le Moi et l'Intériorité*, sous la direction de Gwenaëlle Aubry et Frédérique Ildefonse, Paris, Vrin, Collection « Textes et traditions » n°16, 2008 ; *L'Acte fou. Analyses comparées d'un mode d'action et de présence*, sous la direction de Catherine Darbo-Peschanski et Frédérique Ildefonse Paris, Classiques Garnier, 2017.

Je. (...) Il y a toute une histoire de l'intériorité et de l'unicité du moi qui est à faire<sup>2</sup> — programme qui a orienté la longue enquête dont le présent volume est une incarnation.

Mais *Le Multiple dans l'âme* est plus qu'une abondante glose, preuves textuelles à l'appui, de ces propositions décisives de Vernant. Car Frédérique Ildefonse a ses propres raisons de considérer de telles conceptualisations du « dedans » et de vouloir leur garder leur incandescence : un intérêt profond pour la psychanalyse (cette pensée du psychisme qui est elle aussi une topologie de l'intérieur et une prise en responsabilité de la multiplicité psychique) ; un rappel opiniâtre de la place du polythéisme dans les pensées antiques de la subjectivation (une place trop souvent minorée ou écartée) ; et un intérêt réel pour les polythéismes actuels, les polythéismes vivants qu'elle prend très au sérieux et dont elle cherche à recueillir les propositions, en termes anthropologiques mais aussi moraux.

Il ne s'agit donc pas tant de traquer des pré-notions, ou de dresser le portrait d'une sorte d'enfance de l'âme, que de savoir ce qui s'est perdu en route : ce que l'on a perdu en se mettant à penser qu'en regardant à l'intérieur c'est un « moi » que l'on trouve — une subjectivité, une intimité, un secret. Peut-être aussi de comprendre ce qui inquiète ou fait peur dans l'ouverture toutes portes battantes de l'abri mental. Et donc ce que l'on pourrait gagner, ou ce à quoi il est permis de s'ouvrir en se penchant sur ces tout autres conceptualisations de l'âme, d'une grande âme en partage dans le vivant (et il n'est pas anodin que plusieurs pistes ici explorées consonnent avec les enquêtes de l'anthropologie).

\*\*\*

L'aventure est vertigineuse, parce qu'à tout moment il faut tout prendre ensemble : une critique des notions modernes de personne, de sujet, d'individu, une critique de la grammaticalisation de l'âme, une critique de la réflexivité (de l'introspection, du rapport à soi), une considération des dieux, des anges et des démons, une pensée du rituel, une théorie de l'action... Mais cette inséparation est sans doute la grande leçon de ce livre, car elle implique toute une série de conséquences sur la conceptualisation de la psyché, l'ouverture de la vie humaine, et la manière dont cette vie s'insère dans un plus vaste cosmos.

On peut résumer les choses comme suit : ce que chacun est, ce qui fait que chacun est ce qu'il est, ce qu'il y a d'immortel, même, en chacun n'est pas un « moi », ou pas encore, ou pas seulement. Ce que d'ordinaire on traduit par « moi », il faudrait le dire spatialement, topologiquement, et sans réduire la complexité et la multiplicité psychiques, comme « le petit composé que je suis », « mon petit composé », qui n'est pas un « moi-même ». Ce qui est dynamiquement premier est le rapport à l'autre, « alors que la thématique du moi implique que ce dynamisme premier vers l'extérieur se trouve rebroussé (...) dans un mouvement réflexif » (*MA*, p.53). La réponse au « Connais-toi toi-même » de l'*Alcibiade*, ainsi, n'est pas « mon âme » mais « une âme », sans possessif exprimé ; autrement dit : un fragment de la raison divine, quelque chose qui est de l'ordre de la participation et non de la personnalisation ou de l'unification. — Le livre fait d'ailleurs place, par analogie, à la façon dont la pensée de Freud a ébranlé le Moi, et dont Lacan en a « raillé le retour ».

---

<sup>2</sup> Jean-Pierre Vernant, « La mort dans les yeux. Dialogue avec Pierre Kahn », cité par Frédérique Ildefonse, *Le Multiple dans l'âme. Sur l'intériorité comme problème*, Paris, Vrin, coll. « Textes et traditions », 2022 (désormais *MA*), p. 9.

Frédérique Ildefonse s'attèle aussi à une critique de la réflexivité, du « soi », du rapport à soi et du « souci de soi », dans un dialogue serré avec Michel Foucault et son *Herméneutique du sujet*. Car il revient à Foucault d'avoir, dans ses lectures de la psyché grecque, substitué le « soi-même » à « l'intérieur » (au plus opaque « intérieur »), et d'avoir fondé sur cette substitution une théorie de la « subjectivation ». Mais Frédérique Ildefonse montre que l'altérité et le dialogue, non le retour à soi, constituent la situation de référence de la vie psychique en Grèce ; et la figure de l'ami, ou du proche, vient par exemple compliquer la structure de la réflexivité — renvoyant presque écologiquement « à une théorie non pas de l'identité à soi, ou identité à soi-même, mais bien plutôt de proximité à soi » (*MA*, p. 580).

Au passage, Frédérique Ildefonse invite à s'extirper du modèle grammatical pour penser l'intériorité (en particulier à laisser de côté le modèle de l'interlocution et la pensée de la subjectivation dans la langue de Benveniste), et plus généralement, à se libérer de la pronominalisation de l'expérience. Elle a beau avoir fait l'histoire de la notion de « personne » en grammaire, elle ne s'accorde pas à une identification de la conceptualisation à cette grammaticalisation, préférant s'attacher à une « analyse des phénomènes, sans dépendre d'une conceptualité centrée sur et régie par la grammaire » (*MA*, p. 32) (dans les *Dernières nouvelles du moi*, Vincent Descombes défendait d'ailleurs la même position<sup>3</sup>).

Au « soi », au « moi », elle ajoute pourtant à son tour un pronom : le « chacun », soulignant l'importance accordée par les textes grecs à cette dimension distributive de l'âme, au « chacun de nous ». Mais il ne s'agit pas de faire apparaître un concept grammatical inédit, d'en élever la puissance, de remplacer le « moi » ou le « soi » par le « chacun » ; il s'agit de réfléchir à la fréquence de l'occurrence du distributif et à ce qu'elle indique. Et ce qu'elle indique est de l'ordre de la singularité, non de l'individualité. « Dans les textes traversés, plutôt que de l'individu, il y a du singulier sur le mode du "chacun", c'est-à-dire dans le cadre d'une distribution, d'une répartition opérée par la divinité » (*MA*, p. 827).

\*\*\*

Après, ou plutôt à côté de et en même temps que cette critique de la pronominalisation de l'âme, le livre explore une seconde grande voie, insistant sur la place des sensations et l'ouverture au monde dans les pensées grecques de l'intérieur psychique. Il s'agit de souligner que le dedans s'éprouve et se pense dans une perspective « nécessairement cosmique », et non selon la séparation d'un individu, encore moins d'un sujet autonome. Le lot des vivants est avant tout « l'ouverture sensible », l'ouverture plurielle par les sens.

Frédérique Ildefonse décline ainsi toutes les raisons (philologiques, philosophiques, anthropologiques) qui dissuadent de l'usage du concept moderne de « sujet » à propos des conceptualisations grecques, au profit d'une inscription du vivant humain dans le monde, et d'une insistance sur le caractère *inséparable* de ce vivant humain et de l'organisation de ce monde, qu'il ne faut pas hésiter à appeler un « cosmos ». Cela promet, au passage, toutes sortes d'échanges avec l'anthropologie nouvelle (Philippe Descola est d'ailleurs présent au détour de ces pages) et avec les conceptualisations alternatives au

---

<sup>3</sup> Vincent Descombes, Charles Larmore, *Dernières nouvelles du moi*, Paris, PUF, 2009.

« naturalisme » et à l'idée d'une autonomie du vivant humain que cette anthropologie cherche à faire connaître.

(En ce qui me concerne, cela m'a aussi permis d'aborder aux vers apparemment si simples de Sappho, ces vers aux rives desquels je n'étais jamais franchement parvenue, sauf dans la lecture qu'en a donnée récemment Stéphane Bouquet<sup>4</sup>, convaincu, comme cette poésie et manifestement comme ce moment de la pensée, qu'*Un monde existe* — c'est le titre de l'un de ses recueils — un monde dans sa densité émouvante. Sappho « semble aimer le monde à la folie, le monde dans sa substance de monde et, de ce fait, accorder une attention soutenue à la richesse des sensations et à la multitude adorable des détails et à la vie désirante-désirable des corps<sup>5</sup>. » Lorsque je désire, dit-elle, « je suis plus verte que l'herbe ».)

\*\*\*

Ce qui est commun aux textes et aux auteurs évoqués, malgré les différences et les effets de rupture manifestes dans ce vaste paysage des conceptualisations de l'intérieur, c'est l'observation de la multiplicité de l'âme, qui devrait empêcher de traduire les expériences grecques du dedans en expériences du « moi », en affirmation d'une identité personnelle.

Mais le plus difficile, dans l'approche des anciens, est de reconnaître que le multiple dont il est question ne désigne pas une richesse de l'individualité ou une dispersion du moi, mais une habitation divine, une animation, voire une possession : si l'on n'est pas tout seul à l'intérieur, ce n'est pas que toute identité soit indécise, plurielle, mouvante, chatoyante (parce que je serais toujours autre ou davantage que moi-même) ; non, c'est plus radicalement qu'il y a un dieu, un démon établi au-dedans. Chacun héberge une instance divine et doit en prendre soin. Dans la pensée grecque, cela ne saurait être métaphorisé : le rapport entre l'homme et son *daimon* n'est pas un rapport « de soi à soi ». « Le traitement des problématisations de l'intérieur dans l'Antiquité grecque ne peut (...) être abstrait de la divinité » (*MA*, p. 19). C'est ce que Frédérique Ildefonse appelle l'« hospitalité psychique », le fait que l'âme soit conçue comme un espace d'accueil, d'occupation ou d'étayage divin.

Ainsi, on cherche le « moi » et on trouve des démons, des bons génies, plus tard des anges gardiens... Le cœur de l'affaire étant, décidément, la multiplicité : multiplicité de l'âme (parce que, puisque) multiplicité des dieux — l'homme étant « simplement » l'enveloppe, « le sac », « la gaine venant recouvrir cette multiplicité et cette complexité » (*MA*, p. 127).

Le principe de l'hospitalité psychique se rapproche de la question l'acte réparti, de la délégation, ou du mandat (présente chez Homère par exemple<sup>6</sup>) : dans l'Antiquité grecque l'agent ne prétend pas à l'exclusivité de l'action, il sait qu'il « compose » avec autre chose. On se dit qu'un dialogue pourrait s'ouvrir ici avec les théories du réseau et la manière dont Bruno Latour a lui-même, en anthropologue des modernes, pensé l'action distribuée et la répartition des puissances et des sources du sens entre plusieurs actants. Mais ce dont il est question est plus dépaysant, oblige encore une fois à ne pas s'y retrouver trop vite. Parce qu'il ne s'agit pas d'observer la répartition de l'acte entre un sujet (ou un pan d'un

---

<sup>4</sup> Stéphane Bouquet et Rosaire Appel racontent Sappho, Éditions Philharmonie de Paris, coll. « Supersoniques », 2021.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 36-38.

<sup>6</sup> Catherine Darbo-Peschanski, « Deux acteurs pour un acte. Les personnages de l'Iliade et le modèle de l'acte réparti », dans *Le Moi et l'Intériorité*, sous la direction de Gwénaëlle Aubry et Frédérique Ildefonse, *op. cit.*, p. 247-261.

sujet) et un autre sujet, ou une chose, il ne s'agit pas d'observer des montages d'agentivités ; mais de considérer au-dedans de chacun la présence d'une volonté divine, qui ne relève pas de la simple « intériorisation ». La question est d'emblée rapportée au polythéisme : ce avec quoi, avec qui, l'acte est distribué, c'est une instance divine, un « exemplaire » des dieux, un fragment du divin. Sous l'apparence de l'agent humain, il faut reconnaître l'agent divin. La présence en nous du démon, d'une « part » divine, est même ce qui maintient l'ouverture sensible et la participation au dehors : l'inscription « de chacun dans le monde est liée à la part de divinité que chacun porte en lui-même, et qui fonde l'hospitalité psychique » (*MA*, p. 816). Et ce n'est pas seulement qu'il y ait inscription du vivant humain dans le monde, c'est « qu'il faut qu'il y ait dans l'âme un fragment divin pour qu'elle puisse connaître le monde » (*MA*, p. 824). Dans les textes les plus anciens même, « le démon, les démons semblent mettre en crise la distinction entre intérieur et extérieur » (*MA*, p. 568). L'âme, toutes portes battantes, est faite de ces passages, de ces frayages vers le divin et par le divin.

\*\*\*

Frédérique Ildefonse avait déjà fait paraître, il y a dix ans, un petit livre extrêmement singulier : *Il y a des dieux*<sup>7</sup>. On aurait dit un pas de côté, écarté de la tâche philologique et de son infini. Elle y réfléchissait à partir de deux expériences, celle des cultes possessionnels du *candomblé* au Brésil, et celle de la cure analytique. Elle reconnaissait dans ces deux cas « une certaine expérience de la multiplicité », et osait avec eux un éloge du polythéisme, qui « libère du harcèlement du sens et de la tyrannie du rapport à soi ». L'une des réflexions les plus remarquables de ce livre tenait à l'importance qu'elle accordait au rituel, immétaphorisable, qui donne des formes à la multiplicité, draine les puissances psychiques et leur rapport à l'excès. La rencontre d'un polythéisme vivant enseignait à Frédérique Ildefonse ce qu'assure, dans le rituel, l'acceptation de déposer hors de soi sa propre puissance : celui qui opère le rituel se défait de la charge de la toute-puissance qui l'écraserait s'il ne la déposait, car le rituel est « ce qui tisse ces points à l'intérieur de nos vies, alors que ces points les transpercent ». Dans la moisson des gestes culturels, exactement comme dans les textes grecs, elle trouvait l'élan d'une réflexion sur de tout autres manières d'être homme. La grammaire de l'intériorité s'en trouvait d'ailleurs déjà totalement renouée : le texte ne se conformait pas aux formes de la réflexivité (du « soi »), mais à un lexique mouvementé : drainer, déposer, investir, désinvestir, rythmer, mettre en forme, apaiser, « désadhérer, lever l'adhérence (...), refuser son assentiment – maintenir une zone » (*ID*, p. 75)...

J'ai l'impression que l'enquête du *Multiple dans l'âme* garde, comme cœur et foyer secret, l'essai si audacieux qui s'en était apparemment écarté, qui cherchait ses dieux jusque sur les *terreiros* de Bahia, et reprenait haleine et courage dans un culte vivant. Comme s'il avait fallu passer au sas du polythéisme actuel et de la psychanalyse pour aller des Grecs à eux-mêmes.

Car les polythéismes ne sont pas des survivances, ils courent le monde. Mais, de ce côté-ci du globe, nous ne savons plus ce que sont les dieux, nous ne rendons plus de cultes et n'accomplissons plus de rites. La logique de l'« intériorité » ou de la « subjectivité », loin

---

<sup>7</sup> Frédérique Ildefonse, *Il y a des dieux*, Paris, Presses universitaires de France, 2012. Je me permets de renvoyer sur ce livre à : Marielle Macé, « Paix dans les brisements », *Critique*, n°800-801, 2014, p. 178-190.

d'être l'acquis positif d'un progrès dans la rationalité, apparaît donc à Frédérique Ildefonse comme le refuge d'une sorte de vacance rituelle, d'une désertification. Là où le dedans était peuplé, animé, accompagné, l'intériorité est désolée. Peut-être est-ce d'ailleurs « la perte du démon en nous » qui explique la « surenchère » constitutive des pensées de l'intériorité, cette quête d'une sorte de « fond » qui s'est emballée dès l'Antiquité tardive : *Le Multiple dans l'âme* éclaire ce mouvement qui, depuis Cicéron ou Augustin, a conduit à caractériser l'esprit non seulement comme l'intérieur mais comme « le plus intérieur », plus intérieur que l'intérieur, selon la gradation qu'a su déployer la langue latine : *intus*, *interus*, *intimus*. L'analyse suggère que cette surenchère n'a pu avoir lieu que quand la force du rapport au cosmos s'est dénouée, quand « l'adossement cosmique » s'est perdu, l'individu se retrouvant découpé à l'intérieur du vaste monde, « comme selon des pointillés » (*MA*, p. 824).

Une citation étonnante apparaît d'ailleurs très tôt dans le volume, avant même qu'on ne puisse la comprendre et, surtout, qu'on ne puisse en mesurer l'exemplarité — une parmi toutes les richesses moissonnées par les innombrables lectures dont cette immense enquête fait état ; elle est tirée d'un article consacré par Adrienne Dimakopoulo à la poésie de Sappho (encore elle), remettant en cause les concepts modernes d'âme et de corps :

« Pendant des siècles, c'est vrai, les grecs, de même qu'ils n'avaient pas d'âme, une, de même ils étaient dépourvus de corps. Ils n'avaient pas de mots pour dire cela. Émus par des sensations, ils inscrivaient sur leur surface, dans toute son étendue, des impressions multiples, car leurs membres, leurs organes aimés, étaient agis par des forces diverses. Ils les percevaient dans leur singularité et ils se les attachaient avec *philotès*, avec de l'amour. L'amour les ramassait, leur totalité était un assemblage<sup>8</sup> » (cité dans *MA*, p. 31).

Voilà les hommes ramassés par l'amour, réunis non entre eux, mais chacun à soi. Chaque homme ramassé comme une brassée de fleurs : un homme, un bouquet. Ramassé par l'amour non pas parce qu'il aime, mais (je crois que c'est ce que *Le Multiple dans l'âme* nous aide progressivement à comprendre) parce que l'amour est un dieu (une déesse en fait).

Avec de telles propositions, ce n'est plus la fragmentation de la personnalité grecque, l'accueil qu'elle fait aux dieux et l'évidence de sa participation au cosmos qui peuvent nous étonner, mais le développement, dans notre propre culture, d'une personnalité égo-centrée, vacante, désertée au-dedans, source unique et esseulée de sa propre action.

\*\*\*

Frédérique Ildefonse donne avec *Le Multiple dans l'âme* un livre difficile, hétérogène, qui se refuse à l'unification parce qu'il entend nous libérer de manières de dire et de conceptualiser dont nous avons du mal à nous défaire — dont nous avons du mal à accepter, même, qu'elles puissent ne pas avoir d'équivalent dans la pensée grecque. On navigue avec elle dans un océan de textes, dans une forêt de phrases où elle ouvre des clairières et indique des prises, sans pourtant dissiper les ombres. Le livre ne conclut pas, au bout de ses 800 pages il se contente de s'interrompre pour « ne clore qu'un état du travail », la chercheuse prenant date avec elle-même et avec la communauté de tous ceux

---

<sup>8</sup> Adrienne Dimakopoulo, « Sappho et l'amour des apparences », *Le Genre humain*, 13, fasc. 2, 1985, p. 126.

qui voudront enquêter, continuant à palper l'obscur (au passage : honneur aux philologues, qui comme le disait Jean Bollack n'ont d'alliés dans un texte que ses difficultés). Pour toutes ces raisons c'est un travail essentiel, une sorte de soulèvement conceptuel, dispersant son courage et ses doutes, qui propose rien moins qu'un accès nouveau aux textes anciens : un accès à un accès.